

AMERICAN WOMEN

L'ARTISTE AMÉRICAINE, LE FÉMINISME ET L'ACHETEUR·SE

American Women. The Infinite Journey
La Patinoire Royale – Galerie Valérie Bach, Bruxelles
Du 9 janvier au 21 mars 2020
Commissariat : Marie Maertens

Avec pour sous-titre *The Infinite Journey* pour relayer celui de l'ouvrage de Gloria Steinem, pionnière américaine de l'inscription de la cause des femmes dans l'intersectionnalité – *My Life on the road* (2015) –, la réunion d'œuvres américaines d'une quinzaine de femmes arrivées à l'art dans les années 1970 et 2000 affiche la volonté d'observer la transformation de luttes toujours en cours. Montée à la Patinoire Royale à Bruxelles, elle est également l'occasion de scruter le rapport du marché à ces plasticiennes, des deux côtés de l'Atlantique.

Par **Tom Laurent**

« À l'origine, il s'agissait avant tout de montrer les œuvres de la jeune génération d'artistes américaines à Bruxelles, où elles n'ont jamais été exposées. Le fait d'y intégrer leurs aînées est venu après », explique Marie Maertens, commis-

saire d'*American Women*. De même, l'implication féministe n'en était pas une donnée initiale, avant tout basée sur le travail des artistes lors des visites d'atelier. Ce que confirme Valérie Bach, pour qui soutenir le travail de femmes relève plus d'une sensibilité que d'un choix de principe. Et parmi celles avec lesquelles sa galerie La Patinoire Royale collabore, difficile de voir dans la peinture de Marion Charlet ou dans l'engagement optique des pièces murales de Gisela Colon des questions de genre. Néanmoins, la commissaire a pu noter l'aura que possèdent les figures des années 1970 aux yeux de cette génération de trentenaires exposées à la Patinoire Royale. Et aussi ce qui les distingue.

« La génération émergente est à la fois traversée et plus distanciée par rapport au féminisme, que les artistes des années 1970 ont pu concevoir de manière plus militante », note-t-elle, constatant que « d'une certaine manière, elle en joue plus ». Prenant notamment appui sur les recherches de Kathy Battista et son récent essai *New York New Wave: The Legacy of Feminist Art in Emerging Practice* (2019), Marie Maertens rappelle que dans les années 1970, l'intérêt de ces femmes pour des supports modestes, le document ou la vidéo s'est construit en opposition au grand format hérité de l'expressionnisme abstrait et de l'art minimal, la peinture comme genre étant associée à un certain virilisme. Dans l'exposition, les dessins de Nancy Spero, s'ils ont trait à la guerre



Julie Curtiss. *Ceinturée*. 2019, gouache sur papier, 30 x 23 cm.
Courtesy Anton Kern Gallery, New York.



Martha Rosler. *North American Waistress, Coffee Shop Varierty*.
1976, série de 6 impressions digitales, 50,8 x 40,6 cm.
Courtesy de l'artiste et Mitchell-Innes & Nash, New York.

Macon Reed. *Pressing Conference*.
2017, installation multimédia et projet participatif, 245 x 365 x 245 cm.
Courtesy de l'artiste.

du Vietnam, en livrent une image détournée où affleurent aussi des souffrances intimes. Plus directs, les photomontages de Martha Rosler et Annette Lemieux témoignent d'une critique volontiers démonstrative des stéréotypes où intervient l'image de magazine, associée de fait à la société de consommation et à sa propension à générer des clichés. Pour la Française de Brooklyn Julie Curtiss, née en 1982, cette appropriation des stéréotypes reste primordiale, mais elle s'accomplit dans des peintures et des dessins délibérément séduisants, où la chevelure parfaite, la manucure ou les talons deviennent motif d'ironie. De même, cette fabrique des comportements par la répétition des images est au cœur des montages de mains d'hommes attrapant des bières de Sara Cwynar. Interrogée sur les stratégies visuelles communes à ces deux générations, la commissaire l'analyse comme lisant « la surmasculinité et la surconsommation actuelles sur un mode proche de celui de ses aînées ». En plus d'œuvres de Kiki Smith et Carolee Schneemann, une vidéo de 1973 par Mary Kelly, très engagée à l'époque dans les luttes féministes, se focalise sur son propre ventre, enceinte, pour reposer la définition du corps des femmes. Le même corps que mettent en jeu les grandes peintures de Loïe Hollowell, née en 1983 ? Oui et non,

puisque c'est de son propre corps que la jeune New-Yorkaise part pour érotiser et faire jouir les formes géométriques qu'elle réactualise, avançant plutôt les pistils de Georgia O'Keeffe comme référence. Pour Marie Maertens, « on peut voir sa peinture comme autobiographique, de même que celle de Cassi Namoda, qui vient du Mozambique, en introduisant le récit d'une femme noire arrivant à New York, renvoie à sa perception personnelle ». Sans doute plus individualistes, suivant le mouvement global de leur génération, certaines artistes nées dans les années 1980 s'avèrent néanmoins engagées au sein de communautés spécifiques – ainsi de la native du Caire Iman Issa ou de l'Afro-Américaine Leslie Hewitt, dont les œuvres s'attachent à la relecture de formes issues de l'histoire de l'art. Active dans le milieu queer, Macon Reed rejoue avec humour dans ses installations et ses films des espaces de prise de parole publics, à l'instar du pupitre où le locataire de la Maison-Blanche fait ses allocutions, créé pendant la campagne américaine de 2017 et montré à Bruxelles. Pour autant, la question du genre n'est parfois là que si on veut la trouver. Surexposée dans les vidéos à l'humour décomplexé de Chloe Wise, on peut penser avec Marie Maertens la peinture d'Odessa Straub comme « sans genre dominant ».



Sara Cwynar. *Hands II*.
2019, photographie, 133,35 x 108 cm.
Courtesy Foxy Production, New York.



Iman Issa. *Untitled Illustration* (from Page 3 of *Art Twenty-Two Centuries' Exhibition Catalogue*), série *Common Elements*. 2018, tirage couleur, 92 x 61,5 cm. Courtesy Rodeo Gallery, Londres / Le Pirée.

Pour ces jeunes artistes, exposer aux côtés de leurs consœurs « historiques » est bien entendu vécu comme une perspective flatteuse. Mais paradoxalement, la commissaire rappelle qu'il est souvent plus aisé de trouver des œuvres anciennes que de pouvoir montrer celles de la jeune génération. « Pour Julie Curtiss et Loïe Hollowell, il y a une telle demande qu'aucune œuvre n'est disponible dans leurs galeries. Je suis donc contente qu'elles aient souhaité en produire spécialement pour l'exposition. Et savoir que Kiki Smith ou Martha Rosler y participent est important pour elles. » Plus largement, cette montée en puissance du point de vue du marché des œuvres réalisées par des femmes, si elle existe des deux côtés de l'Atlantique, diffère quant à son évolution. Pour Valérie Bach, dans les années 1960-70, le travail plus directement militant des artistes américaines a eu du mal à rencontrer un marché frileux, voire hostile à leur égard, quand des artistes comme Evelyne Axell en Belgique ou Niki de Saint Phalle en France – toutes deux défendues par Pierre Restany –, ou encore Helena Almeida au Portugal, ont été plus soutenues. Ce qui explique la disponibilité relative d'œuvres correspondant à la deuxième génération des

mouvements féministes outre-Atlantique. Mais dans un contexte de débat public intense aux États-Unis – que symbolise et catalyse le mouvement *#MeToo* –, l'emballement du marché américain pour les œuvres dont les auteurs sont des autrices est exponentiel, s'attachant néanmoins plutôt à la peinture et au dessin – tendance que l'on constate « tous genres confondus ». Valérie Bach le résume en rapportant les propos d'une artiste dont elle est proche : « Aujourd'hui, si tu es une femme, que tu as un certain âge, que tu es peintre et qu'en plus tu es latino-américaine, alors tu as tout gagné. » La sentence, volontairement caricaturale, possède pourtant une part de vérité, à regarder par exemple les trajectoires des Brésiliennes Lygia Pape et Anna-Maria Maiolino ou de la Colombienne Beatriz González. Une autre évolution explique cet intérêt : la féminisation des acheteurs, que note la galeriste bruxelloise, accompagnant celle des postes de décisions – dont les effets sont conjoints avec un autre constat, plus séculaire, qui veut que « dans un couple de collectionneurs, la femme a bien souvent le dernier mot quand il s'agit d'une acquisition ». Le marché et le genre, une histoire de l'œuf ou de la poule ? ■